

Guérir de l'histoire

L'adoration du bourreau de Violaine Forest. Éditions d'Art Le Sabord, « Recto Verso », 123 p.

Laure Morali

Numéro 219, mars-avril 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16993ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morali, L. (2008). Guérir de l'histoire / *L'adoration du bourreau* de Violaine Forest. Éditions d'Art Le Sabord, « Recto Verso », 123 p. *Spirale*, (219), 48-48.

Guérir de l'histoire

L'ADORATION DU BOURREAU de Violaine Forest

Éditions d'Art Le Sabord, « Recto Verso », 123 p.

*Au-delà de l'appel des bêtes
nul n'arrive par hasard
une fois la lumière atteinte
tout est contemplation et courage*
— Violaine Forest,
L'Adoration du Bourreau

par LAURE MORALI

La langue de *L'adoration du Bourreau* est puissante comme un chant de guérison chamanique, tout en étant soucieuse des détails, presque raffinée, à l'image de la double identité qui définit les personnages féminins de ce recueil. « On m'appelle d'un nom que je tais chaque fois. Je suis reine aux pieds félins. » La même âme traverse les époques, les pays et les tableaux du livre, en passant à travers les corps d'une jeune houri, de la fille d'un drapier flamand, d'une sauvageonne enfermée dans un couvent, à une époque où toute femme fréquentant d'un peu trop près la Nature était condamnée, pour sorcellerie, à brûler vive. Ces personnages, hôtes du souffle, ont en commun un air altier et une peau tannée par le soleil. Elles savent porter costume et appareils pour mieux se camoufler dans le décor de celui qui les a réduites en esclavage (un homme, un dieu, un bourreau), mais elles ont peine à dissimuler la révolte trop grande pour leur corps fragile, quand le désir de se libérer de leur joug remonte dans leur regard comme un feu. Elles côtoient les bêtes sauvages, et des bêtes, elles détiennent les ruses et les pouvoirs. Elles ont « la réserve du loup / qui guette son pas / silencieux et tendu / pour la nuit ». Comme les chamans, les figures de ce recueil parviennent à se glisser dans la peau des animaux pour utiliser leurs forces, apparaître et disparaître où elles le désirent : « Je parcourrai ton royaume à vol d'oiseau sans poids et me replierai juste à temps avant de perdre pied » ; « Je n'aboie pas, je jappe. Lourde trace dans la neige, directe est ma trajectoire. Jamais ne reviens. Je porte mon cœur à gauche dans un carcan de flèche ».

L'animal et l'humain entrent dans une symbiose qui nous fait éprouver bien

plus qu'un sentiment d'étrangeté. Nous sommes dans le domaine du magique, et bientôt du sacré. Certains poèmes en prose rappellent les scènes inspirées de bestiaires du Moyen Âge ou des tableaux de Jérôme Bosch. « La table aux pieds d'aigle et aux pattes de lièvre, une seule coupe pleine [...] J'arrête au comptoir des bêtes, les sons restés captifs aux gestes lents du soir. »

Jérôme Bosch avait choisi son nom de peintre parce qu'il signifie « bois ». Violaine Forest, si elle n'avait pas reçu ce patronyme, l'aurait sans doute choisi, elle aussi. Mais « [c]ombien de bêtes dans la forêt / avant d'arriver à la lisière du monde » faudra-t-il devenir ?

L'énergie de la colère traverse le recueil en neuf mouvements, neuf tableaux, comme une grande marée atteindrait son plein en neuf roulements de vagues, ou plutôt de lames. Au centre du livre, la parole semble reprendre son souffle tout contre celle d'un autre poète aux vers à la pulsation chamanique. Dans la partie intitulée « La pièce aux veines de bois », le désir du poème se ressource en embrassant le rituel de « l'homme aux pieds nus et aux bâtons gravés. Il récite ses cordages, aligne ses mots, bat le bois de ses lèvres. Il apprend la terre, le froid des pieds, la terre battue. Cent fois, il récite, en silence, ne mâche pas ses mots, les place, dans sa tête, le bourdonnement des paroles étrangères ». On peut deviner la silhouette du poète performeur Serge Pey derrière ce portrait dont les mots s'infiltrèrent jusque dans les stries des bâtons de celui qui « récite un chant plus vieux que lui ». Par la rencontre de ce frère à la voix sœur, la parole reprend son

élan incantatoire vers ses desseins de transcendance : pardonner, atteindre la lumière, s'évader de l'Histoire.

« Je me suis évadée de l'Histoire », constate en effet la narratrice de la dernière partie du livre intitulée « L'an de grâce », après avoir retracé ce parcours sanguin à travers l'océan : « Je bats plus de bois que de draps rêches / Sur mes cuisses l'écoulement des eaux /

appelle à elle pour pénétrer les tableaux des Rois, jusqu'à inverser le rapport colonisateur / colonisé, maître / esclave, riche / pauvre, éduqué / sauvage. Comme elle a appris le mimétisme en côtoyant les animaux, elle n'a l'air de rien, celle qui « porte colerette / À la saison des chasseurs / Si petite qu'une seule bouchée suffit / pour [lui] craquer les os » et pourtant... bientôt elle fera

Elles savent porter costume et appareils pour mieux se camoufler dans le décor de celui qui les a réduites en esclavage (un homme, un dieu, un bourreau), mais elles ont peine à dissimuler la révolte trop grande pour leur corps fragile, quand le désir de se libérer de leur joug remonte dans leur regard comme un feu.

Le tremblement du ventre battu de tempête / Les rêves bleus de promesses boréales / L'anthracite des veines gonflées / Bateau de proie aux voiles tendues / La démarche assurée / De la France entière la beauté des hasards / Le repli d'une nation perdue. » Tout au long du recueil, l'Europe et l'Amérique ne cessent de s'interpénétrer — quand nous ne sommes pas en Afrique ou en Orient. Les essences du territoire québécois, ses parfums et ses bêtes infiltrent les tableaux des royaumes de l'Ancien Monde. Ici, le bourreau n'est adoré que pour mieux être renversé. C'est la force tellurique du continent américain que la parole

implore le domaine de son bourreau. Tout à tour chamanesse et prêtresse vaudou, elle porte la douleur de peuples entiers dans son désir de revanche. « J'ai été noire avant d'être blanche, ai dormi sous la paille, je suis la fiancée du baron, je porte ses robes. Je leur jette l'or au visage. » Couplé à cette fierté insolente, cet aveu de fragilité plusieurs fois répété, « Elle dit adieu / elle veut dire pardon », nous fait éprouver une tendresse lumineuse envers celle qui nous a fait traverser les âges et les tremblements des plaques tectoniques par le seul pouvoir de son souffle. On referme ce recueil comme un bijou recelant d'antiques médecines. ☪

Karen Elaine Spencer, **Dream listener/Porteur de rêves**, dare-dare-centre de diffusion d'art multidisciplinaire de Montréal, action, (2007).
Photo : courtoisie de l'artiste

